

Best Sellers
FÉMININS



JOANN ROSS

Passions rebelles

JOANN ROSS

Passions rebelles

Traduction française de
FRANÇOIS DELPEUCH

Best Sellers
FÉMININS

Titre original :
SOUTHERN COMFORTS

© 1996, Joann Ross.

© 2006, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2020, HarperCollins France pour la présente édition.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© GETTY IMAGES/EYEEM/ROYALTY FREE

Réalisation graphique : L. SLAWIG (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-3490-4

1

New York City, sept ans plus tard

« L'ange cachait un tigre.

» Comme chacun le sait, Roxanne Scarbrough est la papesse de la décoration, l'égérie du bon goût contemporain. Eh bien, en plus de son mensuel *Southern Comforts*, de plusieurs best-sellers encensés par le *New York Times*, de vidéocassettes saluées par tout le public et de son hebdomadaire culte à la télévision, voilà que le Magnolia d'Acier favori de l'Amérique vient de signer un contrat à six zéros avec Mega-Mart ! La classe moyenne fréquentant les 347 succursales de la chaîne pourra désormais se procurer en grande surface l'art de vivre façon Scarbrough.

» Mega-Mart a annoncé un budget de 12 millions de dollars rien que pour le lancement publicitaire de sa nouvelle ligne de produits *Southern Comforts*, ce qui devrait largement rassurer les fans de la belle du Sud.

» Quel marché, les amis ! Et quelle femme ! »

Adweek, 26 mars 1996.

Quoique jouissant d'une réputation qui aurait fait pâlir Donna Reed en personne, Roxanne Scarbrough se révélait également une incroyable harpie.

Chelsea n'avait jamais connu quelqu'un d'aussi insupportable que la plus célèbre des dames sudistes — ce qui n'était

pas peu dire de la part d'une journaliste comme Chelsea qui avait survécu à des interviews de Madonna et de Roseanne. Assise dans l'antichambre du plateau de *Good Morning America* en prévision de son entretien avec Charlie Gibson, la jeune femme découvrait avec ahurissement l'effroyable caractère de Roxanne à la ville.

En une heure, depuis que la limousine l'avait conduite de sa suite du Plaza jusqu'aux portes de la station, la Reine de l'art de vivre avait déjà lancé une brosse à la tête du coiffeur — qui par bonheur avait eu le prompt réflexe de se baisser —, évacué sa loge en hurlant quand la maquilleuse avait eu la maladresse fatale de lui suggérer de dissimuler avec un peu de fond de teint les cicatrices que lui avait laissées un récent raffermissement chirurgical des paupières, et réussi dans le même temps à agonir de reproches sa secrétaire particulière pour quelques vétilles.

Tantôt c'était la salle de maquillage qui était trop chaude, tantôt l'antichambre du plateau qui était trop froide, tantôt son jus d'orange qui était glacé. Quant à son roulé à la confiture, horreur des horreurs, il était naturellement trop tiède.

— Franchement, s'exclama Roxanne en agitant nerveusement son casque de cheveux blond platine, vous autres, Nordistes, n'avez absolument aucune classe !

— C'est bien pour ça qu'on vous a invitée à cette émission, répartit Chelsea d'une voix neutre. Pour apporter le flambeau de la culture aux béotiens que nous sommes.

Seule une oreille particulièrement fine aurait pu saisir le ton sarcastique de la jeune femme. Et la lueur moqueuse qui étincelait dans ses yeux verts n'aurait été perceptible que par ses intimes. En tout cas, Roxanne était si remontée contre tout le monde que l'ironie de la remarque lui échappa complètement.

Son regard se posa sur Chelsea comme celui d'un chercheur en biologie inspectant une fourrière pour y dénicher des cobayes.

— Je crains que ledit flambeau s'éteigne entre mes mains,

décréta-t-elle d'une voix hargneuse. Oh, et puis, quelle idée de convier les gens à l'aube pour les faire poireauter ensuite !

Elle sortit une cigarette d'un paquet serré dans une résille d'or fin et la cala au coin de sa bouche. Sa secrétaire, une affable femme rondelette d'une trentaine d'années, se précipita aussitôt pour la lui allumer. Chelsea nota que sa patronne ne l'en remerciait même pas. Peut-être personne n'avait-il encore pris la peine d'informer l'« égérie de la décoration » que l'esclavage était désormais aboli dans les Etats de l'Union, songea-t-elle avec humeur.

— Seigneur, je suis certaine que ça va foutre en l'air tous mes biorhythmes, marmonna Roxanne en lâchant un épais nuage de fumée bleue par les narines tel un dragon en colère.

Chelsea se tint coite, mais ne s'en demanda pas moins comment la légion de fans du Magnolia d'Acier réagirait en entendant un tel langage dans la bouche rose et pulpeuse de leur idole.

Roxanne promena impatientement son regard sur la pièce, qui s'était pour ainsi dire vidée ; le troisième invité de la matinée — un économiste d'Harvard venu discuter de l'impact sur l'économie nationale du prochain départ à la retraite des *baby-boomers* — avait d'ores et déjà trouvé refuge dans la salle d'attente à l'autre bout du couloir.

— Mais où diable est le garçon qui devait m'apporter mon thé ? s'écria brusquement Roxanne.

L'instant d'après, le stagiaire en question revenait dans l'antichambre. Il s'appelait Brian, se souvenait Chelsea. Fils d'un mineur de charbon de l'ouest de la Virginie et d'une serveuse de snack, il était encore étudiant et avait confié à Chelsea qu'il était ravi d'avoir pu décrocher ce job si convoité par ses camarades. Evidemment, c'était *avant* qu'il eût croisé le chemin de Roxanne.

Chelsea avisa l'étiquette rouge et blanche de la dosette de thé oscillant contre le flanc de la tasse fumante qu'il tenait à la main, et se raidit subitement. Elle redoutait le pire.

Ses craintes ne furent pas déçues.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Roxanne.

— Mais-mais, c'est le thé que vous avez demandé, bredouilla pitoyablement Dorothy Landis, la malheureuse secrétaire.

— Ceci n'est pas du thé, rétorqua Roxanne sur un ton sans appel.

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier avec une telle rage que ce fut miracle si ce dernier ne se rompit pas sous la pression. Puis ses yeux bleu saphir se braquèrent de nouveau sur la tasse que portait le jeune homme.

— Un thé digne de ce nom, énonça-t-elle d'une voix sèche et coupante, doit être mis à tremper dans une eau fraîche et naturellement douce qui aura auparavant été chauffée dans un récipient émaillé. Les feuilles — de préférence de l'Imperial Darjeeling — auront été dispersées en pluie sur le liquide frémissant avec un large mouvement giratoire afin de leur permettre de s'y déplier correctement et d'y libérer tous leurs principes aromatiques.

» Après cinq minutes, ni plus ni moins, l'infusion ainsi obtenue sera versée dans un récipient qu'on aura pris soin d'ébouillanter au préalable pour que les huiles essentielles se diffusent librement dans l'eau. Donc, conclut-elle en arrachant la tasse des mains du stagiaire, exhibant au passage un superbe diamant de quatre carats qui étincela sous les néons de l'antichambre, ceci n'est pas du thé.

Et, tournant le poignet, elle versa l'objet du délit sur les baskets de l'infortuné garçon.

Chelsea vit les joues émaciées de celui-ci se teinter de marbrures écarlates. Par bonheur, avant qu'il ait pu commettre une erreur qui aurait risqué de lui coûter son poste, une autre stagiaire apparut sur le seuil de l'antichambre.

— Mme Lunden vous attend, madame Scarbrough, annonça-t-elle.

Roxanne pivota le buste vers la porte du plateau et, sous les yeux fascinés de Chelsea, se métamorphosa aussitôt. Son visage parfaitement maquillé s'adoucit, toute dureté quitta ses yeux et ses lèvres s'incurvèrent pour ébaucher son fameux sourire de belle du Sud. Elle aplanit de la paume

des plis imaginaires sur sa robe d'été — un modèle de la dernière collection Chanel, rose à passepoil noir — et, sans un regard en arrière, abandonna l'antichambre.

— Jésus..., marmonna Brian.

Il s'empara d'une pile de serviettes en papier et entreprit d'éponger le liquide brunâtre qui maculait ses tennis blanches.

Dorothy Landis, la secrétaire de la furie, serra les mâchoires et plissa les paupières avec colère.

— Un de ces jours, grommela-t-elle sur un ton lourd d'animosité rentrée, quelqu'un finira bien par nous rendre le service de la tuer, cette garce !

Chelsea reporta en silence son attention sur le moniteur accroché au mur de la pièce et, pour passer le temps, prêta une oreille distraite aux propos de Roxanne qui montrait à Joan Lundo comment peindre les œufs de Pâques et confectionner d'« adorables » petits paniers en les décorant de chaînes d'organsin tressé d'herbes champêtres. Elle perdit cependant rapidement le fil de ces explications pour se concentrer sur sa propre interview.

Lorsque le producteur de *Good Morning America* l'avait appelée pour l'inviter à l'émission, il l'avait prévenue que la séquence de cinq minutes qui lui serait consacrée porterait principalement sur le papier qu'elle avait récemment publié au sujet de Melanie Tyler, une candidate aux oscars connue pour fréquenter un des sénateurs favoris dans la prochaine course à la Maison Blanche.

La perspective de voir peut-être l'éblouissante star du grand écran, célèbre pour ses rôles de femme fatale, devenir bientôt la première dame du pays avait captivé les lecteurs les moins intéressés d'ordinaire par les ragots des *talk-shows* et des feuilles à scandales.

L'article de Chelsea, soutenu par une photographie de la vedette en couverture du magazine, avait encore accru cet intérêt et focalisé l'attention sur son auteur. Aussi, dès que le numéro était apparu dans les kiosques, deux semaines auparavant, la jeune femme avait-elle reçu de la part de

trois éditeurs différents la proposition de relater dans un livre son expérience de chroniqueur mondain.

Depuis sa sortie de l'université, sept années auparavant, Chelsea avait régulièrement grimpé les échelons dans le milieu de l'édition new-yorkaise. Bien qu'elle eût projeté au départ d'imiter son père en entamant une carrière de journaliste « sérieux », elle s'était peu à peu rendu compte qu'elle possédait un réel talent pour mettre les gens à l'aise et les amener ainsi à lui confier leurs espoirs comme leur vision du monde.

Elle possédait également une curiosité naturelle que son géniteur n'avait jamais manqué d'encourager.

— La curiosité est le moteur du progrès, lui répétait-il souvent au retour d'un reportage qui l'avait entraîné dans quelque région reculée du globe. A quoi doit-on la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb à ton avis ?

— A la curiosité, répondait-elle en se trémoussant sur ses genoux — son perchoir favori.

— Absolument ! s'exclamait-il de sa voix profonde et riche qui vibrait longuement dans le silence de leur appartement de Park Avenue. Et qu'est-ce qui a incité les médecins à s'imaginer qu'une banale moisissure pourrait contenir cet antibiotique miraculeux qu'est la pénicilline ?

— La curiosité ! répétait-elle avec enthousiasme. Et qu'est-ce qui a fait qu'on sait aujourd'hui que la Lune n'est pas du gruyère ? demandait-elle à son tour.

— La curiosité ! s'écriaient-ils en chœur, ravis de cette pirouette.

En ce temps-là, elle était loin de se douter que ce jeu qu'elle chérissait entre tous l'entraînerait plus tard à rédiger des portraits de célébrités pour *Vanity Fair*.

Son honnêteté foncière — qui, du reste, lui avait beaucoup servi dans sa profession — la forçait cependant à reconnaître que son patronyme lui avait ouvert bien des portes. Il ne lui en avait pas moins fallu travailler dur pour prouver ensuite sa valeur à tous les sceptiques pour qui elle n'était guère

qu'une autre de ces filles à papa se piquant d'écriture entre deux galas de charité.

Etant donné les efforts qu'elle avait fournis pour en arriver où elle était, Chelsea aurait pu, sinon dû s'enorgueillir de tout le chemin qu'elle avait parcouru jusqu'à présent. Après tout, combien de personnes avaient eu comme elle l'opportunité de s'asseoir à côté de John Travolta tandis qu'il pilotait son propre jet jusqu'à Aspen et de parler le lendemain d'amour avec Brad Pitt dans une pizzeria ? Pourtant, quoiqu'elle eût conscience que nombre de journalistes avaient vendu leur âme au diable pour acquérir sa notoriété, elle en était progressivement venue à se sentir dans une impasse. Ou, plus précisément, dans une ornière.

Elle secoua la tête pour chasser ces pensées et résolut de reporter ce genre de réflexions à une date ultérieure pour focaliser de nouveau son attention sur le moniteur de l'anti-chambre. Comme elle comparait l'éblouissante tenue d'été de Roxanne à son propre ensemble aux couleurs éteintes, elle se prit à regretter de n'avoir pas su tenir tête à Nelson lorsque, un peu plus tôt, au sortir de la salle de bains, elle l'avait surpris en train d'étaler ses vêtements sur le lit.

— J'ai pensé que ce pantalon de lin puce et ton chemisier de soie crème te donneraient l'allure idéale pour l'interview, lui avait-il lancé avec l'assurance tranquille d'un homme habitué à obtenir ce qu'il voulait depuis l'enfance. Ce sera assez détendu pour une émission matinale, avec ce qu'il faut d'élégance classique.

— J'avais déjà opté pour ma nouvelle robe, avait-elle répliqué.

Elle avait trouvé celle-ci la semaine précédente chez Saks et, malgré son prix effarant, s'en était entichée dès le premier coup d'œil.

— Ce genre de vêtement moulant est déplacé à l'heure du petit déjeuner, Chelsea. En plus, sa couleur rappelle trop celle de tes cheveux.

— Le rouge me rend plus sûre de moi.

— Peut-être, mais l'essentiel est moins d'être sûr de soi que d'en *avoir l'air*.

Ravalant sa frustration, elle avait donc enfilé le chemisier et le pantalon qu'il lui avait choisis d'autorité. Sa mère lui répétait suffisamment qu'avec elle, le gène du bon goût avait dû sauter une génération.

Cela étant, son incapacité à satisfaire aux critères vestimentaires de Deidre Lowell ne l'avait jamais tracassée, pas plus qu'elle ne voyait généralement d'inconvénient à laisser Nelson — dont les exigences en la matière valaient bien celles de sa mère — sélectionner à sa place ses habits pour les occasions importantes.

Malheureusement, elle avait beau paraître élégante, elle ne se *sentait* pas élégante — mais irritée. Et terne.

Bon sang, songea-t-elle avec une brusque rancœur, elle était certaine que le rouge l'aurait davantage flattée !

Raintree, Géorgie

Rien n'était plus appréciable qu'une galipette à l'aube, estima Cash tout en caressant nonchalamment la splendide blonde étendue à côté de lui.

La chambre de la Magnolia House, plongée dans la pénombre, était vaguement éclairée par les premières lueurs rose nacré de l'aube. Les douces fragrances du jasmin s'immisçaient dans la pièce par la fenêtre ouverte, se mêlant au parfum de la jeune femme et aux senteurs musquées de leurs récentes étreintes.

— C'était chouette, murmura-t-il tout en bécotant langoureusement son cou.

— Plus que chouette, renchérit Melanie Tyler en nouant les mains autour de sa nuque pour le gratifier d'un long et torride baiser. Si j'avais su que les Sudistes étaient aussi bons au pieu, j'aurais rejoint la Confédération depuis longtemps.

Cash gloussa d'aise.

Il aimait bien Melanie Tyler. Il l'aimait même beaucoup. Et pas seulement pour sa fougue au lit — quoiqu'il fût le premier à admettre que l'entente en ce domaine était un plus non négligeable. Il l'avait connue dans cette même auberge, la Magnolia House, où logeait également l'équipe de tournage du film à grand spectacle sur la guerre de Sécession dont elle tenait le rôle principal. Il leur avait alors suffi de quinze minutes de conversation au bar pour se retrouver ensuite dans sa chambre. Leur liaison durait maintenant depuis un mois et tous deux s'étaient faits à l'idée que le séjour de l'actrice en Géorgie tirait à sa fin.

Melanie vivait ses aventures comme un homme. Elle en jouissait sans arrière-pensée, assouvissait ses désirs, se conformait du mieux qu'elle pouvait à ceux de son partenaire et, lorsque le moment en était venu, rompait d'un cœur léger.

— Oh, bon sang ! s'exclama-t-elle soudain en bondissant hors du lit.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai failli oublier : Marty m'a appelée hier soir.

— Ton agent ? Que te voulait-il ?

— Me prévenir que la journaliste qui m'avait interviewée pour le magazine *Vanity Fair* passait ce matin dans *Good Morning America*.

Adossé contre le chevet du lit, Cash contempla en souriant le dos nu de Melanie tandis qu'elle pianotait sur les touches du téléviseur — la télécommande avait disparu la veille au milieu des draps du lit — et songea pour la énième fois que, malgré toute l'affection sincère qu'il lui portait, il ne pouvait imaginer cette déesse lascive et indépendante à la Maison Blanche.

— Tu ne vas quand même pas épouser ce collet monté ?

— C'est à moi seule d'en décider, mon chou — et à toi de le deviner.

Elle revint se pelotonner contre lui cependant qu'apparaissait à l'écran Roxanne Scarbrough expliquant comment confectionner une vraie tresse de Pâques à la mode du Sud.

La leçon de décoration s'acheva enfin, suivie par un

spot publicitaire pour un nouveau détergent à l'efficacité améliorée, puis par l'éloge dithyrambique d'un papier toilette molletonné.

— Que dirais-tu de dormir un jour dans la chambre de Lincoln ? s'enquit alors Melanie d'une voix rêveuse.

— Pas grand-chose, si j'y couche tout seul.

Elle s'esclaffa.

— Idiot, va.

De l'autre côté de la pièce, sur le poste grand écran encastré dans une authentique armoire de style, les publicités cessèrent bientôt de défiler.

Dès que les caméras montrèrent en gros plan le visage de Charlie Gibson présentant son invitée, Cash sut qu'il avait perdu l'attention de sa maîtresse. Celle-ci s'était raidie brusquement, tous les sens en alerte, adoptant la même posture figée qu'avait jadis Blue, son vieux pointer à poil ras, lorsqu'il flairait la présence d'une bande de cailles. Il passa un bras autour de ses épaules satinées et se cala confortablement contre l'oreiller pour suivre l'entretien.

D'après ce que Melanie lui avait rapporté de l'interview, il s'était représenté la journaliste qui l'avait interrogée sous les traits d'une Nordiste cynique et endurcie, aux lèvres pincées, qui avait tout vu et en était revenue avec un dégoût certain pour ses congénères.

Cependant, comme surgissaient devant lui les traits de la jeune femme assise en face de Charlie, Cash ne put retenir un sursaut de stupeur.

Chelsea était plus belle que jamais — même s'il lui trouvait une petite mine. En outre, si elle avait choisi les vêtements austères et visiblement onéreux qu'elle portait pour se donner une allure plus posée et plus sophistiquée, c'était raté. Leur teinte discrète avait pour seul effet de souligner la couleur mordorée et chatoyante de ses longs cheveux raides.

Ses yeux ambrés, étincelants, étaient grands ouverts et chaleureux ; ses lèvres souriaient facilement. La manière dont elle répondait aux questions de Charlie, par phrases

brèves et réfléchies, révélait qu'elle avait mûri. Elle était également parvenue à découvrir chez Melanie un côté fragile et sensible que lui-même, qui s'enorgueillissait pourtant de comprendre les femmes, n'avait su deviner chez cette dernière.

— Alors, comme ça, tu as un diplôme d'économie de Johns Hopkins ?

— Quand j'ai débuté à Hollywood, l'intelligence n'était pas considérée comme un charme, reparti l'actrice en quittant momentanément l'écran des yeux. Maintenant, tais-toi. Tu m'empêches d'écouter.

Il obtempéra. La voix de Chelsea Cassidy était toujours aussi moelleuse que du miel frais ; il aurait pu s'en griser la matinée durant.

Trop vite à son goût, l'entretien s'acheva. Et lorsqu'il se surprit à regretter de n'avoir pas songé à l'enregistrer pour pouvoir réentendre ce timbre suave, il en déduisit que le manque de sommeil et tout le champagne qu'il avait ingéré au toast d'adieu donné la veille par le metteur en scène de la jeune femme avaient dû lui griller quelques neurones.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— Elle était plutôt bonne, marmonna-t-il.

Melanie ne le connaissait pas depuis longtemps, mais elle lui prouva aussitôt qu'elle en était venue à pouvoir lire en lui à livre ouvert.

— Seigneur, Cash, oublie donc l'appel de tes hormones pour une fois ! Je te parlais de ce que Chelsea Cassidy avait dit à *mon* sujet.

Il n'était pas dans les habitudes de Cash d'ignorer ainsi une femme au profit d'une autre. Depuis qu'il avait perdu sa virginité dans une des alcôves du lupanar de Fancy Porter, il avait mis un point d'honneur à être un amant aussi scrupuleux qu'attentionné. Fancy lui avait enseigné bien des choses au cours de ce long été de ses quinze ans. Cependant, deux de ses leçons s'étaient révélées particulièrement précieuses : la première était que douceur et patience valaient mieux qu'une douzaine de coïts à la va-comme-je-te-pousse, et

la seconde, que traiter chaque femme comme si elle était la seule créature digne d'affection au monde rapportait invariablement les faveurs constantes de la belle.

En conséquence, ramenant toute son attention sur sa partenaire si talentueuse de ces dernières semaines, Cash serra Melanie dans ses bras.

— Toi, tu es sacrément mieux que bonne, ma chérie, lui susurra-t-il.

— Ben voyons, répliqua-t-elle avec une moue adorable tout en repoussant une mèche de cheveux noirs de son front. Pour en revenir à Chelsea, je crois qu'elle est mariée. Ou du moins sérieusement engagée avec quelqu'un. Pendant l'interview, du reste, elle a reçu un appel de son promis, un certain Nelson.

Ainsi donc, elle était encore à la colle avec ce godelureau, se dit Cash en réprimant un sourire amer. Elle était restée fidèle à cet imbécile prétentieux et arrogant...

— Cela étant, les liens sacrés du mariage ne sont pas réellement un obstacle pour toi, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais couché avec la femme d'autrui.

Ce qui était vrai. Depuis quelque temps, en tout cas. Et seulement à moitié vrai, se corrigea-t-il en repensant soudain à Lilabeth Yarborough. Mais, bon, le mari de cette ancienne chef de revue du lycée avait abandonné son épouse et ses trois enfants pour chercher fortune sur les circuits de la NASCAR — l'Association nationale de course de stock-cars — et, quoique leur divorce ne fût pas encore légalement prononcé, Billy Yarborough n'était pas réapparu à Raintree depuis maintenant deux ans et demi.

— Et puis, reprit-il en se rapprochant de Melanie pour lui mordiller le lobe de l'oreille, pourquoi aurais-je envie de cette journaliste... alors que je t'ai déjà ?

— Bon sang ! s'écria-t-elle brusquement.

Elle bondit hors du lit comme une fusée et entreprit de ramasser ses affaires qu'elle avait éparpillées la veille au soir sur le plancher.

— Désolée, Cash. Je ne sais pas où j'ai la tête en ce moment, mais j'ai un vol prévu pour L.A. à 10 h 30.

Cash la conduisit en voiture jusqu'à l'aéroport de Savannah, situé à une cinquantaine de kilomètres de la Magnolia House et, après l'avoir laissée à l'entrée du portique de sécurité, se rendit aussitôt dans un des kiosques du bâtiment pour y acheter un exemplaire du dernier numéro de *Vanity Fair*.

Au cours de toutes ces années, il était arrivé à se persuader que ces six mois de folie vécus avec Chelsea n'avaient été rien de plus qu'une fièvre passagère. Il était revenu de cet égarement. Et il était revenu de Chelsea. Il avait survécu à cette Nordiste huppée de la même façon qu'il se serait remis de quelque affection rare qui, une fois guérie d'elle-même, ne lui aurait occasionné aucune séquelle.

Et, tandis qu'assis dans sa Ferrari sur le parking du terminal, il feuilletait rapidement le luxueux magazine pour chercher l'article, il se répéta qu'il n'était que modérément curieux de vérifier si la jeune femme avait acquis depuis une plume aussi habile qu'elle avait alors la langue bien pendue.

Non, songea-t-il, il n'avait pas acheté *Vanity Fair* à cause de Chelsea. Celle-ci ne l'intéressait plus.

Plus du tout.

Seigneur, c'était exclu.

Casa Grande, Arizona

Allongé sur le lit de sa chambre du Motel 6, près de la Nationale 10, George Waggoner sirotait une canette de Budweiser dans l'espoir d'alléger l'épouvantable migraine qui lui martelait le crâne.

Comme cet établissement de seconde zone ne proposait d'accès à aucun programme cochon du câble, il avait été contraint de se rabattre sur le réseau des chaînes publiques et suivait pour l'heure d'un œil distrait le journal du matin tout en éclusant consciencieusement son pack de six bières.

Il avait passé la majeure partie des quarante-cinq jours écoulés depuis sa sortie de prison dans ce boui-boui minable.

L'argent qu'il était parvenu à économiser durant ses sept années en taule avait été presque totalement dilapidé à la réception du motel, en cigarettes, en cuites et en galipettes occasionnelles avec les prostituées du coin. Ouais, se dit-il, il était temps de trouver une solution.

Mais cette tâche était actuellement fort compromise — du moins tant qu'il aurait la gueule de bois et l'impression d'avoir les yeux en sang et la cervelle en compote.

Puis, subitement, il la vit. Là, sur l'écran.

Il cilla et frotta ses paupières endolories, convaincu d'être la proie d'une hallucination causée par sa beuverie de la veille au soir.

Mais non, c'était bien elle. Malgré le tremblement et le scintillement de l'image, il ne s'était pas trompé. Oh, elle avait bien une nouvelle coupe de cheveux, ses vêtements ne sortaient pas du supermarché comme jadis et son accent était sacrément plus fluide que dans son souvenir — néanmoins, la connaissant comme il la connaissait, il ne pouvait se laisser abuser par tous ces changements. Pas un instant.

— Roxanne Scarbrough, articula-t-il d'une voix rauque de fumeur tout en la regardant verser dans un bol blanc une sorte de liqueur française au nom imprononçable. D'où a-t-elle tiré ce fichu pseudo ?

Avalant d'un coup de menton le fond de sa canette, il s'extirpa du lit trop mou et ramassa son jean sale sur le plancher pour l'enfiler par-dessus son caleçon. Il se glissa ensuite dans son T-shirt noir au sigle de Harley-Davidson et chaussa ses bottes.

Comme le motel n'était pas non plus du genre à fournir gracieusement du papier chic à ses clients pour leur courrier, il effectua un saut jusqu'au 7-Eleven du quartier afin de s'y procurer un bloc de feuilles, des enveloppes, un timbre et un nouveau pack de bières. Puis, sur un coup de tête, pressentant que la chance avait définitivement recommencé

à lui sourire, il dépensa dix dollars pour plusieurs billets de loterie.

Non qu'il eût désormais besoin du gros lot, songea-t-il en rentrant dans sa chambre, car du diable s'il ne venait pas justement de gagner le jack-pot de sa vie !

Il prit une feuille, la disposa sur la table près du lit, s'assit et se mit à écrire : « Chère Cora Mae... »

JOANN ROSS

Passions rebelles

Un pensionnat huppé, une enfance préservée jusqu'au tragique accident où ses parents disparaissent, quelque part en Suisse, des domestiques zélés qui prennent en charge l'orpheline avant de mourir à leur tour... Chargée d'écrire la biographie de Roxanne Scarbrough, grande papesse de l'art de vivre et du bon goût dont l'émission télévisée est suivie par des millions de fans, Chelsea Cassidy ne peut se défendre d'un obscur malaise. Car son expérience de journaliste lui fait pressentir que cette histoire n'est qu'un leurre : l'avidité et l'âpreté teintée de violence dont Roxanne fait preuve en privé, ainsi que le passé louche des hommes qui gravitent autour d'elle cadrent mal avec ses manières de grande dame et l'extrême raffinement du décor dont elle s'entoure. Mais alors qui est cette femme que tant de gens croient connaître ? Quel secret cache-t-elle, telle une fleur vénéneuse, derrière les massifs savamment ordonnés de ses jardins ? Le désarroi de Chelsea s'intensifie lorsqu'elle découvre la présence de Cash Beaudine auprès de la star. Car Cash, cet ancien mauvais garçon avec qui elle a jadis vécu des moments aussi brûlants que fugaces, ne peut être là par hasard. Mais n'est-il, comme elle, qu'un pion ou est-il complice du jeu pervers qui les réunit ?

À PROPOS DE L'AUTEUR

JoAnn Ross compte déjà plus de cent romans à son actif. Plébiscitée dans le monde entier, et plus particulièrement aux États-Unis d'où elle est originaire, elle est également membre de la célèbre Romance Writers of America.



9 782280 434867

ROMAN RÉÉDITÉ
8,20 €



HARLEQUIN

www.harlequin.fr